

3. La personne humaine sauvée par Dieu dans le Christ

La chute de la nature humaine nécessitait une rédemption. Seule la bonté toute puissante de Dieu pouvait la réaliser. Seuls son pardon et son infinie miséricorde pouvaient rétablir la communion avec l'humanité perdue et séparée de lui, restaurer l'humanité dévastée. La foi chrétienne affirme que cette œuvre de réconciliation et de guérison s'est réalisée par l'envoi du Fils unique dans le monde, assumant la condition humaine pour la ramener saine et sauve dans le giron divin. Jésus-Christ, Fils de Dieu fait chair, est le sauveur de l'homme. Il n'est pas d'autre voie pour le salut que celle de Jésus de Nazareth. Chaque homme a la responsabilité de l'accueillir avec détermination, par un « oui » ferme et définitif, à la mesure de son histoire personnelle et des chemins mystérieux que la grâce emprunte pour le lui présenter.

1 – Le Christ sauveur

En religion, *Teresa de Ahumada* s'appelle *Teresa de Jesus*. Ce n'est pas fortuit. Le vocable « Jésus », joint au nom de la religieuse, en dit long sur la nature de sa vocation christocentrique. Les biographes de la Sainte rapportent qu'un jour, alors qu'elle déambulait par le cloître du monastère de l'Incarnation d'Ávila, elle se retrouva nez à

nez avec un jeune enfant qui lui dit : « Comment t'appelles-tu ? ». La Sainte lui répondit : « Je m'appelle *Teresa de Jésus*. » Et l'Enfant de lui rétorquer, avec un divin sourire, avant de disparaître : « Et moi, je suis *Jésus de Teresa* !¹ »

Un autre jour, hantée par le désir de voir Dieu et de s'unir à lui pour toujours, elle s'exclame :

Ô mon âme, (...) je veux encore confesser mes péchés et bénir ses miséricordes. Des uns et des autres je composerai un cantique de louanges, avec des soupirs sans fin à mon Sauveur et à mon Dieu².

Cette exclamation manifeste la centralité de Jésus-Christ dans l'œuvre du salut. C'est pour la Madre une certitude infrangible qui s'appuie sur d'innombrables expériences personnelles. La plus importante d'entre elles se situe en l'année 1554 :

Un jour, comme j'entrais dans l'oratoire, j'y aperçus une statue qu'on s'était procurée en vue d'une fête à célébrer dans le couvent, et qu'on avait placée là, en attendant. C'était un Christ tout couvert de plaies ; et si touchant, qu'à le considérer, je me sentis profondément bouleversée, tant il peignait bien ce que Notre Seigneur endura pour nous. Si grande fut ma douleur devant l'ingratitude dont j'avais payé de telles blessures, que je croyais sentir mon cœur se briser. Je me jetai auprès de mon Sauveur en versant un torrent de larmes, et le suppliai de me donner en cet instant la force de ne plus l'offenser³.

Depuis son enfance, Thérèse est catéchisée par le réalisme des statues qui représentent les souffrances de Jésus dans sa Passion. Celle qu'elle aperçoit ce jour-là dans l'oratoire

1. Joseph GICQUEL, *Les fioretti de sainte Thérèse d'Ávila*, Paris, Cerf, 1977, p. 14.

2. E 17,3.

3. V 9,1.

n'ajoute rien à sa foi, fermement établie dans le Christ sauveur. La nouveauté se situe dans la prise de conscience de son immense ingratitude, étroitement liée à son incapacité de ne plus offenser le Seigneur. Au moment où son regard se pose sur cette statue du Christ attaché à la colonne de la flagellation, Dieu lui fait comprendre qu'elle est verrouillée dans le péché, et par voie de conséquence, ce que signifie la gratuité absolue de la grâce du Christ sauveur. Cette rencontre renouvelle sa foi qui prend une nouvelle dimension. Elle comprend avec le cœur ce qu'a été, ce qu'est et sera toujours l'action du Christ dans le monde : une inlassable œuvre d'amour inspirée de compassion.

Au sujet de l'amour inlassable de Jésus, la Madre fait remarquer qu'il est immense⁴. D'une part, il ne se laisse jamais vaincre par les trahisons successives et les reniements compulsifs de l'âme. Il se tient toujours les bras ouverts, disposé au pardon, prêt à reprendre la route avec elle. D'autre part, il fait toujours les premiers pas et les avances⁵. Son amour a toujours l'initiative. Il use de toutes les stratégies et de tous les moyens possibles pour la ramener à lui, quelle que soit la gravité des infidélités⁶, l'indignité de son épouse. Aux péchés réitérés répond invariablement l'offrande de la miséricorde dont les ressources sont inépuisables⁷.

Faisant souvent des relectures de sa vie, Thérèse constate que son sauveur la supporte toujours avec une grande bonté, sans jamais l'abandonner⁸. Si elle lui tourne le dos, dès qu'elle tombe, il lui propose de la relever⁹. Cette divine patience est infatigable. Elle s'exerce aussi pour les personnes qui ont été favorisées de grâces et qui déméritent. À propos de l'âme des

4. Cf. 6D 10,3.

5. Cf. V 4,4; V 9,9.

6. Cf. V 38,21.

7. Cf. V 19,5.

8. Cf. V 8,5,8; V 30,9; V 38,7; F 29,33.

9. Cf. PAD 2,19; V 6,9; V 10,5.

Cinquièmes Demeures bien avancée dans la vie spirituelle, et qui, malheureusement pour elle, est retombée dans ses anciens vices, Thérèse écrit :

Quel spectacle, ô mon Jésus! que celui d'une âme parvenue à cette hauteur et tombée ensuite dans quelque péché, lorsque, dans ta miséricorde, tu la relèves en lui tendant de nouveau la main! Comme elle reconnaît, d'une part la multitude et la magnificence de tes miséricordes, et de l'autre, sa misère! Comme elle s'anéantit en confessant tes infinies perfections! Elle n'ose lever les yeux, et pourtant elle le fait, afin d'apprendre ce qu'elle te doit¹⁰.

Dans une parole intérieure, Jésus dit un jour à Thérèse : « Ma fille, je veux que mon sang te profite; ainsi ne crains pas que ma miséricorde te manque¹¹. » Jésus « veut » que sa miséricorde lui profite. Il « veut », avec insistance, car son pardon divin ne s'offre pas à contrecœur, assorti de durs reproches. Il se prodigue avec largesse, facilité et empressement. C'est un amour divin qui poursuit sa créature de ses bienfaits afin qu'elle puisse vivre de sa vie. Dans cette parole, Thérèse saisit qu'elle peut compter sur la miséricorde du Seigneur en tout temps. C'est le seul vrai point d'appui de l'âme. Il n'en est pas d'autre pour la vie spirituelle. L'union à Dieu dépend essentiellement de l'amour à sang versé du Christ, de son intercession sur la croix, de son « j'ai soif », bien plus que des bonnes œuvres de la créature, si mêlées de motivations imparfaites, si faillibles et inconstantes¹².

Thérèse sait qu'elle n'a aucun motif réel de se glorifier. Son unique gloire est dans la miséricorde divine et la gratuité de la grâce¹³. Tout ce qu'elle a à faire, c'est de se livrer à l'amour du sauveur, reconnaître humblement que le salut vient de Jésus seul.

10. V 19,5.

11. Cf. R 26,1.

12. Cf. V 2,8; V 19,15.

13. Cf. V 4,3; V 8,4; V 14,10.

Thérèse donne des accents particuliers à l'œuvre compa-
tissante du Christ sur les âmes :

Ah! quelle demande je t'adresse, ô vrai Dieu, Dieu de mon cœur! Je te prie d'aimer qui ne t'aime pas, d'ouvrir à qui ne frappe pas, de donner la santé à qui prend plaisir à être malade, à qui recherche la maladie. Tu as dit, ô mon Maître, que tu venais chercher les pécheurs; les voilà, Seigneur, les vrais pécheurs! Et toi, mon Dieu, oublie notre aveuglement, considère uniquement les flots de sang que ton Fils a répandus pour nous. Que ta miséricorde respandisse au sein d'une malice si extrême! Souviens-toi, Seigneur, que nous sommes ton œuvre, et sauve-nous par ta bonté, par ta miséricorde!¹⁴

Les pécheurs sont des aveugles qui s'autodétruisent stupidement dans l'idolâtrie. Rien ne saurait justifier leur sauvetage, hormis le fait qu'ils sont enfants de Dieu créés à son image, objets d'un amour divin inconditionnel. Afin d'explicitier ce mystère, Thérèse propose une métaphore. Elle dit que le salut est comparable à la résurrection d'un mort qui n'est plus en mesure de la demander puisqu'il est mort¹⁵. Telle est bien la situation du pécheur devant Dieu. Le Christ a souffert, il a été envoyé pour délivrer les pécheurs esclaves du péché, uniquement par compassion divine¹⁶. Cette théologie de la miséricorde fait écho à celle de saint Paul.

Alors que nous étions sans force, c'est alors, au temps fixé, que le Christ est mort pour des impies; – à peine en effet voudrait-on mourir pour un homme juste; pour un homme de bien, oui, peut-être osera-t-on mourir; – mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous¹⁷.

14. E 8,3.

15. Cf. E 10,2,3.

16. Cf. V 18,3.

17. Rm 5,6-8

L'autobiographie de la Madre est un hymne à la miséricorde du Christ¹⁸. Elle confesse d'un bout à l'autre de ses écrits que sa vie n'est jamais parvenue à réaliser toutes les œuvres de l'amour qu'elle souhaitait. Tout semble s'être réduit à l'expression de ses bons désirs¹⁹ qu'elle attribue d'ailleurs à la grâce²⁰. D'où lui venait une telle lucidité sur la vacuité de ses mérites? Principalement de sa vision de l'Enfer, qui lui fit prendre conscience de la gratuité du salut²¹. Elle méritait l'Enfer et le Seigneur, par amour pour elle, lui ouvrait les portes de son paradis.

Si les œuvres de l'amour sont présentes dans sa vie, dès qu'elle les constate, elle les attribue aussitôt dans la louange au Christ, vrai titulaire de ses victoires. Parlant d'elle-même, elle écrit :

Semblable à celui qui vient d'échapper par la victoire aux dangers d'une périlleuse bataille, elle bénit Notre Seigneur, car c'est lui qui a combattu pour elle et l'a rendue victorieuse. Elle voit jusqu'à l'évidence que ce n'est pas elle qui a livré le combat ; car toutes les armes dont elle aurait pu se servir pour sa défense étaient, semble-t-il, aux mains de son adversaire. Alors, elle reconnaît clairement sa misère, et le peu dont nous sommes capables par nous-mêmes quand le Seigneur nous retire son secours²².

Thérèse ne se glorifie jamais du bien qu'elle accomplit, et encore moins de son état religieux qu'elle voit comme une dette d'amour envers le Christ²³. Jusqu'à la fin de son existence, elle sollicite la prière de ses sœurs pour qu'après sa mort, le Seigneur Jésus daigne lui accorder le Purgatoire et finalement l'accueillir dans son royaume²⁴. Et elle confesse :

18. Cf. V 14,10 ; V finale 4.

19. Cf. F 28,35 ; V 7,18 ; E 4,1.

20. Cf. V 6,9.

21. Cf. V 32,3 ; V 15,2 ; V 40,1 ; 6D 7,4 ; 6D 9,15.

22. 6D 1,10. Cf. V 10,9.

23. Cf. 6D 11,7.

24. Cf. F 27,24.

Aussi bien, est-ce en mon Dieu que j'ai constamment placé ma confiance par le moyen de son très saint Fils²⁵.

Jésus-Christ est la cause propre du salut, de la réconciliation avec Dieu. Il est celui qui rétablit l'homme dans la communion divine, le délivre du péché et de ses conséquences. Sainte Thérèse a touché ce mystère au cœur de son histoire et de sa vocation de consacrée. Sa vie le rend visible et palpable.

2 – L'œuvre de salut du Christ

La Madre n'a pas étudié la théologie sur les bancs de l'université de Salamanque. Sa connaissance approfondie de Dieu et de ses mystères est fondée sur une expérience originale du Christ. Certes, elle dispose de quelques concepts théologiques, recueillis au gré de ses rencontres et nombreuses discussions avec ses confesseurs et pères spirituels, mais l'essentiel de sa sotériologie est né de la fréquentation de Jésus son époux sauveur, au cœur de l'oraison et de sa vie quotidienne. Les théologiens l'ont seulement aidée à mettre des mots sur ce qu'elle vivait, quand, de son côté, elle leur permettait de vérifier qu'ils n'enseignaient pas des contes de fées, mais l'exacte vérité.

Thérèse ne parle pas du Christ sauveur comme un docteur du haut de sa chaire. Elle parle de lui comme une épouse rayonnante de la joie de son époux, qui la comble chaque jour de son amour et de ses bienfaits. La Madre a éprouvé dans ses entrailles que Jésus était l'origine de sa vie surnaturelle, c'est-à-dire de sa pleine communion avec Dieu, qu'il guérissait sa nature blessée, aussi bien dans les dysfonctionnements de son âme que dans les souffrances de son corps mortel.

25. Cf. F 28,35.